



BAC FILMS

L'ÊTRE au père rustre

CINÉMA

FRANZ K. / Agnieszka Holland / 2 h 07

Avec *Franz K.*, Agnieszka Holland propose un portrait personnel et empathique de Kafka.

Mettre en scène la figure de Franz Kafka est un pari pour le moins audacieux. Le personnage est cerné par une imagerie considérable, outre qu'au cinéma Steven Soderbergh lui a consacré un film marquant, *Kafka* (1992). Mais la réalisatrice d'*Europa, Europa* (1990) et de *Green Border* (2023) n'a pas froid aux yeux. Agnieszka Holland portait en elle son Kafka depuis longtemps. Elle vient de franchir le pas pour le représenter à l'écran.

Franz K. n'a rien du biopic classique qui aurait suivi la vie de Kafka de A à Z. La cinéaste procède par tableaux, mêlant des récits biographiques, un certain nombre de visions et des scènes d'aujourd'hui. Les séquences contemporaines montrent à quel point Kafka est présent parmi nous, pas forcément par la lecture de ses livres, mais réduit à une légende kitsch, l'écrivain étant devenu une valeur touristique sûre.

Au contraire, celui qu'incarne Idan Weiss est extrêmement vivant, un homme de chair et de sang qui plaît aux femmes. Mais il est clair qu'il n'est pas adapté là où il est. Dans sa famille notamment, où il passera au total une grande partie de sa vie. Même s'il est aimé et soutenu par sa sœur cadette Ottla, Kafka est incompris. Le jeune homme à la sensibilité exacerbée se tient à son bureau dans le capharnaüm de la maison, en butte à un père rustre, méprisant la passion littéraire de son fils, désireux qu'il reprenne l'affaire familiale. Une scène résume ce dont Franz rêve à la place de cette indifférence : que son père un jour le lise, quitte à ce qu'il le gifle l'instant d'après.

Si Kafka s'adonnant au travail d'écriture n'est pas montré, son aspiration à la reconnaissance littéraire l'est, à l'encontre du mythe de l'écrivain s'opposant à la publication. La cinéaste joue avec plusieurs esthétiques (dont l'expressionnisme, qui était exacerbé chez Soderbergh), y compris le grotesque, davantage pour évoquer une atmosphère psychologique ou cérébrale. Étrange idée, et plutôt malheureuse : la transposition à l'écran de *La Colonie pénitentiaire*, qui abrase l'imaginaire.

Le Kafka vraiment heureux se situe à la fin de sa vie, malgré la maladie qui va le tuer. Son bonheur se nomme Milena, femme indépendante et amoureuse.

« *Kafka a emporté les clés de son œuvre avec lui.* » Cette phrase prononcée dans les séquences d'aujourd'hui indique la visée de *Franz K.* : approcher les questionnements d'un univers littéraire en dressant un portrait personnel et empathique de son auteur, éloigné des clichés et rendu à sa singularité. C'est ce à quoi parvient Agnieszka Holland. ● CHRISTOPHE KANTCHEFF

La menace DU VOLCAN

CINÉMA

POMPEI SOTTO LE NUVOLE / Gianfranco Rosi / 1 h 52

Gianfranco Rosi filme Naples entre passé et présent, entre nuages et espoir.

Naples, le Vésuve, Pompéi. Trois noms qui relèvent du mythe. On n'y installe pas sa caméra, comme l'a fait Gianfranco Rosi, comme s'il s'agissait de terres vierges de représentations et de cinéma. C'est sans doute pourquoi son documentaire est troué à deux ou trois reprises par des extraits d'œuvres du passé : le célèbre *Voyage en Italie* (1954) de Roberto Rossellini, ou *Les Derniers Jours de Pompéi* (1913) de Mario Caserini et Eleuterio Rodolfi. Le poids de l'histoire y est tout aussi impressionnant. Il y faut un certain aplomb pour filmer au présent. Suivre l'activité d'une équipe de pompiers permet de s'y tenir. C'est le fil rouge de *Pompei sotto le nuvole* (« Pompéi sous les nuages ») : nous sommes dans la cellule d'écoute des pompiers, là où ils reçoivent les appels, de tous ordres, des habitants. Souvent effrayés parce qu'un tremblement de terre vient d'avoir lieu, ou en pleine crise de violences conjugales, ils appellent au secours ou pour être rassurés.

On retrouve ce parfum d'angoisse auprès des ouvriers-marins syriens qui doivent décharger des milliers de tonnes de blé venant d'Ukraine. Ils redoutent le retour là-bas, du côté d'Odessa, sous le feu des bombes russes. Impossible, malgré tout, d'ignorer le puits des époques ancestrales : on y plonge avec une équipe de scientifiques japonais accomplissant des fouilles, le marché de l'archéologie, comme celui du blé, étant mondialisé. Dans le même temps, on suit les pérégrinations d'un procureur dans des tunnels creusés par des voleurs de vestiges romains – le sous-sol de Naples est presque un gruyère –, effaré de voir ce patrimoine vandalisé et évaporé. Au musée, des conservateurs visitent des statues nuitamment, comme pour les protéger.

Un sentiment de précarité, de fragilité émane du beau documentaire de Gianfranco Rosi. Comme si la ville se tenait au bord d'un effondrement, de la même manière que Pompéi a été recouverte de lave puis de cendres en un rien de temps. Ce qui pourrait être un chant funèbre, fondu dans le noir et blanc, les fumées et les nuages, est contrebalancé par quelques séquences dans l'arrière-boutique d'un vieux commerçant faisant répéter les leçons de l'école aux enfants du quartier. Ainsi s'ouvre doucement la croyance dans un avenir sans secousse ni explosion. ● CHRISTOPHE KANTCHEFF

